

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 20 mars 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : La jeune fille et l'étoile, par P. Blanchemin.—Scènes de la vie d'étudiant, par Maurice O'Reilly.—Deux mariages princiers.—Le camphre.—La Porteuse de Pain (suite).—Un conseil par semaine.—Primes du mois de février.—Récréations de la famille.—Rébus.

GRAVURES. — Portraits : La princesse Eulalie ; Le prince Antoine d'Orléans ; Le duc de Bragance ; La princesse Amélie.—Les deux nourrissons.—Gravure du feuilleton.—Perroquet, chien et poupée.—Rébus

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS

C'EST une chose qui arrive tous les jours, c'est un spectacle auquel vous assistez, où vous faites votre partie, où vous jouez votre rôle, car vous êtes acteur, et que vous voyez cependant, comme si la pièce se jouait pour vous.

Il est six heures du soir, les sifflets des manufactures jettent leurs cris rauques dans l'air, les machines s'arrêtent, on éteint les lumières, et de toutes ces ruches où le travail se fait à la vapeur, sortent les abeilles, abeilles humaines qui font le miel, l'or, auquel elles touchent si peu.

Des hommes noirs, aux traits énergiques, aux yeux vifs, inondent la ville. Ils respirent à pleins poumons l'air pur dont ils viennent d'être privés, cinq heures durant. Ici des jeunes filles, aux poitrines étroites, maigrement entourées de châles râpés s'avancent, joyeuses de voir le ciel nuageux et la neige qui leur fouette le visage.

Les rues s'emplissent.

Tout ce monde presse le pas, ouvriers, employés, ouvrières, marchent vite. La maison est loin et les estomacs sont vides.

Et puis, là-bas, n'est-ce pas la famille ? Celui-ci n'a-t-il pas une femme et des enfants à embrasser, tous ces êtres aimés qu'il n'a pas vus depuis douze heures bientôt ? L'autre est toute heureuse de revoir la mère qu'elle soutient de son faible travail.

Parfois, une exclamation joyeuse en passant.

—Ça va bien, toujours du travail ?

—Oui. Rien de nouveau chez toi ?

—Mon septième est arrivé. Une bouche de plus à nourrir !

Entre les jeunes, deux sourires se rencontrent. Ce sera un mariage au printemps prochain.

* * *

Cette mer houleuse, ces vagues humaines, c'est la grande armée du travail qui passe et qui va chercher quelques moments de bonheur et de gaieté auxquels elle a droit ; elle les a dûment gagnés.

Demain on recommencera, heureux si ces soldats de la paix ne reviennent pas trop meurtris de la lutte.

Car si la besogne est rude, le travail manque parfois, et quand on en trouve, souvent c'est à peine si le salaire suffit aux besoins de chaque jour.

C'est toujours le combat du travail et du capital, combat qui devient de plus en plus grave.

Les villes regorgent et les broussailles envahissent les champs.

Les bras deviennent trop nombreux, la main-

d'œuvre diminue, la caisse des capitalistes s'emplit et les grèves arrivent.

* * *

Grève à New-York, grève à Saint-Louis, grève à Chicago, grève à Little Rock, grève aux États-Unis... grève de l'Atlantique à San Francisco !

On est venu de Détroit chercher des ouvriers chez nous, mais, à leur arrivée, quand on leur a dit qu'ils devaient prendre la place des hommes en grève, ils ont refusé et sont revenus.

Les ouvriers se soutiennent. Quelles raisons essaie-t-on de donner pour prouver qu'ils ont tort ? Pas une bonne.

Ils veulent vivre, voilà tout.

En Canada, nous avons une grève à Toronto, et des désordres ont eu lieu. Rien d'étonnant à cela.

Les grévistes, employés à la compagnie des chars urbains, se plaignaient depuis longtemps de la longue des journées du travail, et il faut avouer qu'ils n'avaient pas tort, puisqu'on les faisait travailler pendant quatorze et quinze heures.

N'est-ce pas, en effet, révoltant ?

Si on faisait travailler un cheval pendant quatorze heures par jour, on verrait toutes les sociétés protectrices des animaux jeter les hauts cris et traîner devant les tribunaux celui qui se serait rendu coupable de cet acte de barbarie !

Que j'aie vu un des présidents de ces sociétés et que je lui dise :

—Monsieur, je viens vous trouver, vous qui protégez les bêtes, et vous prier de vouloir bien prendre en main la cause d'un animal que l'on fait travailler quatorze heures par jour et qui ne mange jamais à sa faim.

—Oh ! c'est indigne, s'écriera-t-il, quel est cet animal et qui le traite ainsi ?

—L'animal, c'est moi...

—Mais c'est une mauvaise plaisanterie, vous n'êtes ni un cheval, ni un chien, ni un..... Enfin, vous n'avez pas quatre pattes !

C'est là, en effet, toute la question ; je n'ai que deux pattes, et encore sont-elles en mauvais état. Donc, à la porte !

Ah ! si j'avais quatre pattes !

Que les quadrupèdes sont donc heureux ! mais hélas ! ils sont trop bêtes pour comprendre tout leur bonheur !

* * *

Les animaux à deux pattes, plantigrades et sans plumes, comme vous et moi, voyant que les protecteurs des autres bêtes les traitaient moins bien que celles-ci, ont alors résolu de se protéger eux-mêmes.

On a bien essayé de faire jeter l'interdit sur ces sociétés qui se sont formées, mais les évêques, après avoir pris connaissance de leurs statuts, ont refusé de se prêter à ces menées, et il en sera toujours ainsi tant que rien de reprochable ne sera commis contre les enseignements de l'Eglise.

Donc, certains employés des chars urbains de Toronto étant devenus membres d'une de ces sociétés de protection mutuelle, la compagnie, croyant ainsi faire taire toute plainte et craignant d'être forcée de diminuer les heures de travail, les a carrément renvoyés.

Les autres employés, indignés de cet acte d'arbitraire, se mirent en grève.

Vous en savez le résultat. Le président de la compagnie, après avoir juré qu'il préférerait mourir plutôt que de céder, a été forcé de reprendre les employés qu'il avait si injustement chassés.

Aux États-Unis, les choses ne sont pas encore arrangées, mais tout fait prévoir que les ouvriers finiront par triompher.

* * *

N'allez pas croire qu'en parlant ainsi je sois disposé à exciter la révolte contre les patrons. Jamais je n'ai pensé à cela.

Ce que je veux, c'est surtout signaler l'imprévoyance et l'esprit de cupidité qui guide certains directeurs d'exploitation.

Ils forment une aristocratie de l'or—la seule méprisable quand elle est inintelligente—et traitent leurs employés avec une inhumanité et une insolence de gens mal élevés révoltantes.

Il faut que tôt ou tard ils supportent la peine de leur égoïsme.

Sa Grâce, Mgr l'archevêque de Québec, sixième successeur de Mgr de Laval, vient d'être nommé cardinal.

C'est un événement de la plus haute importance qui intéresse le monde catholique tout entier et le Canada en particulier.

C'est une preuve éclatante de l'intérêt tout spécial que porte le chef de l'Eglise à la population si sincèrement catholique de notre pays, et c'est un honneur pour nous, que de voir un de nos compatriotes élu membre du Sacré Collège, prince de la sainte Eglise Romaine, conseiller du Souverain Pontife.

Mgr Taschereau est le sixième archevêque de Québec et le quatrième archevêque métropolitain.

Ce siège a été créé en 1674, et a été occupé par Nos Seigneurs de Laval, de Saint-Valier, de Mornay, Dosquet, de l'Aube Rivière, de Pontbriant, Briant, d'Esglis, Hubert et Denaut.

La province ecclésiastique de Québec ne fut créée qu'en 1844. Mgr Signai fut le premier archevêque métropolitain. Avant lui, Mgr Plessis et Mgr Panet avaient porté le titre d'archevêque. Après lui Mgr Turgeon, Mgr Baillargeon et Mgr Taschereau furent successivement métropolitains.

* * *

La fierté que nous éprouvions autrefois au sujet de notre organisation du système de protection contre le feu, a subi depuis quelques temps de graves échecs.

Il ne nous est plus permis que de baisser la tête, et nous sommes forcés de reconnaître qu'au lieu de faire des progrès nous avons beaucoup rétrogradé.

Le dernier grand incendie qui a eu lieu à Montréal, sur les rues Saint-Paul et des Commissaires, a coûté la vie à un des plus braves pompiers, quatre autres ont été blessés, les pertes excessives, et il a été constaté que, sans la mauvaise organisation de la brigade et le manque de direction, on aurait pu éviter ces tristes résultats.

Nous avons de très jolis pompes à vapeur, mais elles servent plutôt d'ornements pour les grandes parades que de moyens préservatifs, et je crois, d'après les dernières nouvelles, que le Conseil-de-Ville, poussé par les réclamations des compagnies d'assurances et par les citoyens, va se décider enfin à faire des réformes devenues nécessaires.

* * *

Il nous faut, à la tête de la brigade du feu, un homme intelligent, énergique, prévoyant, ayant le coup d'œil vif et sûr et sachant son métier.

Ces qualités sont toujours difficiles à rencontrer réunies chez un seul homme ; mais il en existe, et pour n'en citer qu'un, je veux vous nommer un chef de pompiers d'une petite ville, pas bien loin de chez nous, qui a tout ce qu'il faut pour conduire la brigade de Montréal.

Je veux parler du chef Benoit, de Saint-Henri, et si je donne son nom, c'est que je sais, de source certaine, que nombre d'agents d'assurances et de manufacturiers anglais et canadiens, les plus intéressés à ce que l'on ait un service bien organisé, ont déjà jeté les yeux sur lui.

Il est probable qu'il y aurait bien des réclamations et qu'on jetterait tout d'abord les hauts cris, mais ceci n'est pas raisonner, et je suis certain qu'après avoir froidement examiné la question, on en arrivera à être de mon avis à l'Hôtel-de-Ville.

Depuis dix ans que M. Benoit est à la tête de la brigade de Saint-Henri, il n'a jamais reçu que des éloges pour la manière intelligente dont il s'est conduit dans tous les incendies qu'il a été appelé à maîtriser, il a rendu de grands services aux municipalités environnantes, et même à Montréal, et, chose digne de remarque, on n'a jamais constaté de retards dans le service de ses hommes ni d'irrégularités dans le fonctionnement de ses pompes.

Il a vingt ans de service, tant à Montréal qu'à Saint-Henri, et mérite sur tous les rapports de prendre en mains la direction d'un service plus important.

LÉON LEDIEU.

L'intelligence non cultivée est comme le diamant enfoui dans les profondeurs de la terre. Elle ne brille que lorsque les ténèbres de l'ignorance sont disparues.